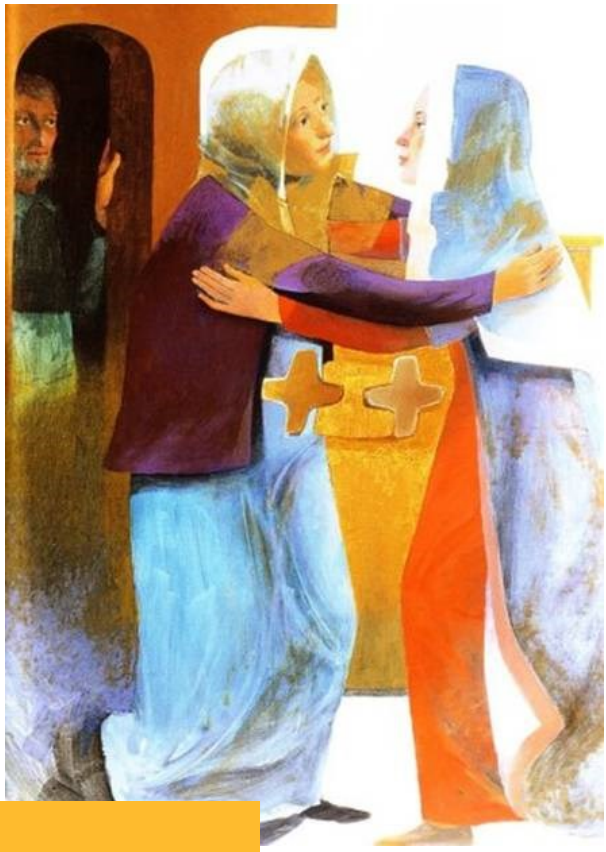
Amitiés Dominicaines



FEMMES

Bulletin du Laïcat dominicain n° 315

Avril - Mai - Juin 2022

AMITIÉS DOMINICAINES

Ce périodique est une initiative des fraternités laïques dominicaines, une des trois branches de l'Ordre dominicain avec les Frères Prêcheurs et les Moniales. Sa rédaction est assurée par les membres des fraternités laïques, en collaboration avec les frères ou les sœurs.

Dans le désir de faire rayonner le souffle et la spiritualité de saint Dominique auprès de toutes celles et ceux qui s'y intéressent, il partage fraternellement les échos de notre vie de prière, de recherche de vérité et de témoignage, à l'écoute des hommes et des femmes de notre temps.

Responsable provincial des fraternités dominicaines de Belgique :

Ludovic NAMUROIS Avenue du Bois Becquet, 28 1300 Wavre ~ 0472/55.75.50 - ludovic@namurois.org

Site des fraternités de Belgique francophone :
www.laicsdominicains.be

SOMMAIRE DU n° 315 - *Femmes*

	Édito	3
Dossier	La Femme n'existe pas	5
	Femmes de la Bible	11
	Le renouveau féministe : un nouveau modèle ?	15
	Femme et pasteure :marcher au rythme de la vie	19
	Quand foi et compétences se rencontrent	23
	Miroirs d'Ève	28

Editorial

Cher.e ami.e,
Chers frère et sœur en saint Dominique,

« Le genre ne peut servir à assigner une personnalité précise. Ce dont on a besoin, c'est de diversité, et non d'une "complémentarité" aux contours mal définis. Dans le catholicisme, cette supposée complémentarité homme-femme a été érigée en principe théologique et a contribué à figer les choses en enfermant les femmes dans un éternel féminin souvent fantasmé… De plus, on glisse très vite de la complémentarité à l'infériorité, même de manière inconsciente: la femme doit aider, servir, veiller à l'organisation... et non impulser ou décider. »

Ainsi s'exprimait récemment Isabelle de Gaulmyn, rédactrice en chef de La Croix, dans un éditorial de l'hebdomadaire. Les femmes et l'Église sont un thème qui est bien d'actualité dans les médias chrétiens. Pas étonnant que nous ayons décidé d'apporter notre touche.

Comprendre ce que disaient exactement les Écritures nous a paru essentiel. On sera peut-être surpris de lire que leur message était profond et ouvert, sans rapport avec les interprétations qu'en ont données les hommes du clergé au fil de l'histoire.

Il nous a paru essentiel d'entendre aussi le vécu des femmes d'aujourd'hui, dans le concret de leur vie quotidienne, y compris chez celles qui sont engagées dans des responsabilités ecclésiales. Le chemin d'une égale dignité et responsabilité a débuté mais il n'est pas facile et il est loin d'avoir atteint son terme.

Puissent ces quelques pages contribuer à reléguer dans le passé les clichés qui enfermaient les femmes dans des rôles subalternes ; et à leur donner encore davantage de confiance... et de place. Pour le plus grand bonheur de tous, hommes et femmes.

Pour le Comité de rédaction,
Jean-Pierre BINAME, OP

FEMMES

On ne peut nier la part prise par les traditions religieuses dans l'inégalité entre les sexes. La marque d'une culture patriarcale est réelle dans le judaïsme, le christianisme et l'islam, religions du Livre et du Dieu unique, pensé au masculin. On la trouve dans l'interprétation des grands textes fondateurs, dans la méfiance à l'égard des femmes, dans le monopole masculin du pouvoir religieux et de l'accès au sacré. Pourtant des femmes ont pu accéder à des possibilités d'expression et d'action, dans un cadre religieux ou du fait de leur culture religieuse. Moniales musiciennes du Moyen-Age, religieuses missionnaires, aventurières de Dieu, supérieures de congrégations catholiques du 19e siècle aux réels pouvoirs, femmes protestantes engagées autour de 1900 dans le combat pour l'émancipation des femmes et, plus près de nous, théologiennes féministes revisitant la Bible : autant de situations, au fil des siècles, qui nuancent la vision critique du rôle des religions dans le « malheur des femmes », même si les paradoxes ne manquent pas - dans le monde catholique par exemple.

Mathilde DUBESSET, historienne

Dossier

La Femme n'existe pas

Parler « des » femmes, ou de « la » femme, c'est présupposer qu'il existerait une nature propre liée au sexe féminin, sorte d'ontologie spécifique, immuable et éternelle. Or, depuis un demi-siècle au moins, les sciences ont démontré qu'aucun argument ne valide cette assertion. Les religions du Livre ont joué, dans cette construction, un rôle important : essentialiser le « féminin » leur a permis d'assoir et de consolider un pouvoir masculin.

« *Dieu créa l'humain à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa.* » (Gn 1,27). Ce verset, d'apparence si simple, est un socle anthropologique inébranlable... qui, au cours de l'histoire, fut malmené en continu. C'est bien l'humain – désigné par le pronom « le » qui est icone du Créateur (le redoublement de l'affirmation interdit le doute) et l'humain, c'est homme *et* femme, désignés par le pronom « les » qui interdit d'assimiler l'un à l'autre. Que le projet divin associe mâle et femelle, homme et femme sans préséance, dans sa geste créatrice, faisant d'eux son image, installe une égale dignité (et non une identité !) entre la femme et l'homme. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes !

D'Antigone à Rosa Parks

Hélas, c'est sans compter sur la violence – cet aspect de la faille originelle – qui, dans la nature, pousse le plus fort à imposer sa domination, de manière brutale ou subtile. C'est ainsi qu'à quelques exceptions près, le pouvoir masculin organisa des sociétés dans lesquelles les femmes étaient cantonnées aux rôles domestiques, en raison des enfants qu'elles mettent au monde et des soins que ceux-ci requièrent pendant un temps relativement long. Certes, la masse musculaire des femmes est en moyenne légèrement inférieure à celle des hommes, ce qui n'empêcha pas ces derniers de leur imposer de tous temps des travaux extrêmement lourds. Qu'on songe aux fillettes de 13 ans qui poussaient des chariots de charbon sur le carreau de nos mines. En matière d'exploitation, l'égalité fut tristement de rigueur...

Leur condition inférieure n'a jamais empêché des femmes (réelles ou imaginées) de se montrer audacieuses, créatives, soucieuses de faire valoir leur égale dignité et leurs talents comparables à ceux des hommes. C'est Antigone, qui préfère mourir plutôt que de se plier à la loi inique du roi ; c'est Lysistrata, l'héroïne d'Aristophane, qui a bien compris que le moyen d'arrêter les guerres menées par les hommes, c'est de les priver de leur « repos » et qui appelle les femmes à mener une grève du sexe ; c'est Olympe de Gouges qui, à la révolution française, revendique le droit, pour les femmes comme pour les hommes, d'être guillotinée – ce qu'elle fut, pour avoir demandé que la déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen soit aussi celui de la... citoyenne. Ce sont les suffragettes anglaises qui, au grand scandale de leur maris, descendirent en rue pour exiger le droit de vote. C'est Rosa Parks qui, en refusant de céder sa place dans un bus, porta l'un des premiers coups fatals à la ségrégation raciale. Tant et tant d'autres, célèbres ou anonymes qui, de l'Antiquité jusqu'à nos jours, n'ont cessé de prouver qu'avoir un sexe invisible ne fait pas de vous un « complément » de celui qui arbore le sien.

De la fange aux étoiles

Dans cette marche vers leur reconnaissance et malgré le principe fondateur des textes sacrés, les femmes ne furent guère aidées – c'est peu dire – par les religions, en particulier par le christianisme qui façonna la civilisation occidentale.[1] Dès qu'il devint, au 4e siècle, religion d'État, il adopta largement les codes des cultures patriarcales où il s'implantait. Héritier d'un Judaïsme qui, à la fois, glorifiait les matriarches et considérait les femmes comme impures en raison de leur pertes de sang, le christianisme « essentialisa » très tôt les femmes, filles d'Ève la pécheresse, responsables donc de la perte du genre humain – et à ce titre, inférieures par nature. La représentation de la femme frivole, tentatrice, dangereuse, incapable de résister au mal s'installa durablement jusqu'au Moyen Age. Une lecture fortement biaisée des lettres de Paul (et notamment des épîtres « pastorales », qui ne sont pas de sa plume), jointe à la méfiance envers le corps inspirée de la philosophie néo-platonicienne et verrouillée par quelques grandes figures patristiques (dont St Augustin), et voici les femmes trainées dans la boue, devenues sorcières. [2]

C'est vers le 12e siècle et portée par St Bernard que la dévotion à la vierge Marie prit une ampleur sans précédent. Du coup, de pécheresses, voici les femmes promues, si l'on ose dire, au rang de divines servantes, dotées, selon les papes Jean-Paul II et François, d'un *génie* propre qui non seulement les voue naturellement à la maternité, mais les place en quelque sorte au-dessus des hommes, tant leur sens de l'oubli de soi, de l'amour reçu et donné, du dévouement sans bornes en font des modèles pour leurs compagnons toujours attirés par le pouvoir. C'est donc par la volonté divine et la nature propre dont les a dotées le Créateur que les femmes ont à tenir dans la société la place qui leur est destinée. Certes, aujourd'hui, elles ne sont plus considérées comme *inférieures*. Mais leur être propre, défini par des hommes et validé (là est le verrou suprême !) par Dieu lui-même, leur interdit de vouloir être et dire autre chose que ce que l'on pense et dit d'elles.

[1] Les lignes qui suivent sont un très bref résumé d'une partie du livre que j'ai écrit à propos des discours tenus à propos des femmes dans l'Église. On en trouvera la recension à la p. 28.

[2] On trouvera à la p.27 un tout petit florilège des appréciations portées par de grandes figures de la tradition chrétienne, rejoints par un représentant de la médecine « scientifique » du 19e sc.

La fin des fantasmes ?

L'historien Jean DELUMEAU[1] a remarquablement identifié comment la *peur,* inspirée par les menstruations et la capacité de mettre au monde un enfant, a développé et entretenu une réaction de rejet et d'agressivité vis-à-vis des femmes dans beaucoup de civilisations. Le christianisme, inspirateur de la pensée occidentale, a contribué puissamment à « enterrer » le *féminin*, en justifiant son occultation par des discours théologiques qui, aujourd'hui encore, ne sont ni réinterrogés, ni remis en cause. Et qu'un certain nombre de femmes catholiques ont entièrement intégré, au point de s'en prendre sans bienveillance à celles de leurs sœurs qui refusent de continuer à s'inscrire dans un moule préformé.

Du coup ne cesse de se creuser l'écart entre l'évolution du statut des femme dans la société occidentale et celui qu'elles occupent dans l'imaginaire religieux. Si elles ont acquis, depuis un demi-siècle la reconnaissance de nombreux droits et celle de leurs capacités égales à occuper des fonctions jusque là réservées aux hommes, leur rôle primordial en tant que mères ou en tant que particulièrement aptes aux métiers relationnels

[1] Jean DELUMEAU, *La peur en Occident*, XIVe-XVIIIe siècle, Fayard, 1978.

continue de hanter l'inconscient collectif. Or, désormais, tant les sciences humaines (psychologie, sociologie) que les neurosciences permettent à tout qui s'y intéresse de comprendre comment l' « être-femme » vient aux petites filles : l'éducation y tient le premier rôle, confortée par la culture ambiante et cadenassée par le marché publicitaire. *« On ne naît pas femme, on le devient »*, écrivait en 1949 Simone de Beauvoir. La pénible querelle entretenue, dans les milieux chrétiens, autour du mot *genre* pour désigner le côté construit de la personnalité (qui vaut d'ailleurs aussi pour les hommes !), témoigne de ce qu'il y a encore du chemin à faire et que les vieilles représentations ont la vie dure.

Or aujourd'hui, les féministes des années 70 se voient rejointes et même dépassées par leurs petites-filles, qui ne rêvent plus « naturellement » du prince charmant ni même d'enfants ; qui dénoncent le *mansplaining*, cette manie qu'ont certains hommes d'expliquer aux femmes ce qu'elles savent et analysent fort bien ; n'hésitant pas à recourir au *manspreading* pour prier un homme de ne pas prendre deux places dans un bus en s'asseyant jambes écartées. À peine si elles savent encore qui est Ève... Et désormais aussi de plus en plus de garçons s'éloignent du modèle masculin jusqu'ici prévalent : fort, protecteur, actif, figure de l'autorité. Avec cette jeunesse décidément hors cadres, ce sont des représentations quelquefois millénaires qui vacillent. On peut vraiment comprendre que cela fasse peur et que du coup, l'on aille jusqu'à crier à la dénaturation et à la sape des racines civilisationnelles.

Mais les sciences théologiques ont elles aussi franchi des pas de géant. Continuer à essentialiser une « nature féminine » dans le discours chrétien, c'est occulter des pans entiers des Écritures – Ancien et Nouveau Testament – pour justifier le maintien, par certains hommes, de représentations qui n'interrogent pas leur propre place. S'ils considèrent que les femmes sont les principales transmetteuses de la foi, ils seraient bien avisés de se demander ce qu'il adviendra de leurs institutions lorsque, d'ici deux ou trois décennies, une majorité de femmes les auront désertées.

Myriam TONUS, OP

Quelles relations Paul entretient-il avec les femmes ?

Il les traite d'égal à égal. Il les laisse libre, ne leur impose aucun signe distinctif, ni style de vie ni domaine réservé (la maison). Il sait leur exprimer son affection, par exemple, en appelant Persis « bien aimée ». Il leur fait confiance. Quand elles partent en mission, il ne leur adjoint pas un homme pour les surveiller. Il ne leur demande pas de se retirer de la vie quotidienne. Cette façon de considérer les femmes découle de sa foi dans le Christ ressuscité : hommes et femmes sont tous fils et filles de Dieu, aimés par le Père. Dans la lettre aux Galates (3, 26-28), il affirme : « *Tous, dans le Christ Jésus, vous êtes fils de Dieu par la foi. En effet, vous tous que le baptême a unis au Christ, vous avez revêtu le Christ ; il n'y a plus ni juif ni grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme, car tous, vous ne faites plus qu'un dans le Christ Jésus.* » Quand des tensions apparaissent entre Evodie et Syntichè, il n'hésite pas à les reprendre, non pas en tant que femmes, mais en tant que disciples du Christ.

La force, l'audace et la foi de Paul ont permis de traiter à égalité ses collaborateurs et collaboratrices. Après lui, le poids de la société patriarcale reprend le dessus. Dans la première lettre à Timothée, rédigée probablement par des disciples de Paul, le silence est imposé aux femmes. Cela va même plus loin. Dans les manuscrits, les copistes réduisent la place des femmes en masculinisant leur prénom, Junia devient Junias. Ces réajustements sont parfois subtils. Les traducteurs du texte modifient les salutations. Dans l'épître de Philémon, Paul s'adresse « à Philémon et à Apphia » ; cela devient sous la plume des traducteurs « à Philémon, avec Apphia ». Dans les Actes des apôtres, les traducteurs indiquent que Lydie a « contraint » Paul à demeurer chez elle. Or, en grec, c'est le même verbe qui est employé par les disciples d'Emmaüs pour « inviter » leur compagnon de route à rester avec eux…

Chantal REYNIER, *Les femmes de saint Paul*, éd. Du Cerf, 2020

Dossier

Femmes de la Bible

Plusieurs figures féminines dans la Bible peuvent nous éclairer sur la place du féminin dans la société et sur les relations entre femmes et hommes. Celles reprises ici sont une invitation à revisiter la Bible en étant attentif à tout ce que les femmes ont apporté dans le cheminement de l'humanité.

Les récits bibliques peuvent-ils nous dire aujourd'hui quelque chose sur la femme ou sur les femmes ? Elles sont très nombreuses dans la Bible à remplir un rôle important dans des moments clés. Une mise en garde s'impose. Il est toujours hasardeux de porter un jugement sur les pratiques du passé en négligeant le contexte de ce passé ou en tordant la réalité d'hier pour la soumettre à la réalité d'aujourd'hui.

Au commencement : Ève et Marie.

Les femmes ont souvent eu le premier rôle dans les moments charnières que sont la création du vivant et la venue du messie.

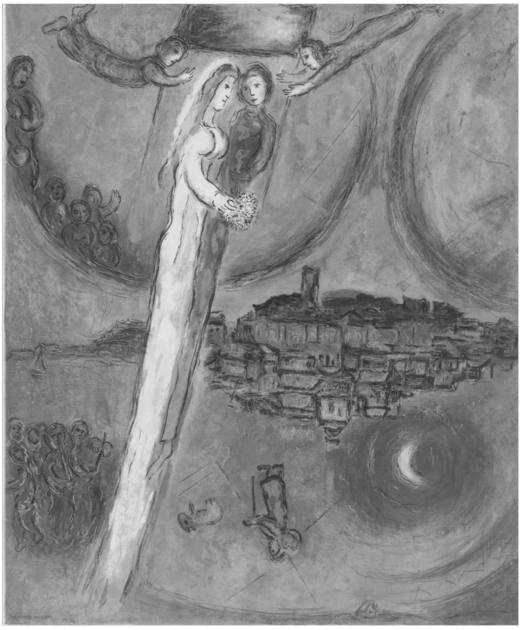
Dans le premier récit de la création, l'humain est créé mâle et femelle, égaux en dignité devant Dieu, image, réplique de Dieu lui-même. Dans le deuxième récit le mâle est d'abord créé seul avec la prescription de ne pas manger de l'arbre de la connaissance de ce qui est bon ou mauvais… sous peine de devoir mourir. Mais Dieu se dit qu'il n'est pas bon que le mâle soit seul il les crée mâle et femelle. Ils se reconnaissent sans honte dans le respect l'un de l'autre. Dans ce récit, n'est-il pas étonnant que le serpent s'adresse à la femme plutôt qu'à l'homme pour prendre la décision de ne pas suivre la prescription et de ne pas manger l'arbre de la connaissance de ce qui est bon ou mauvais ?

Dans l'évangile de Luc, le contraste est frappant entre la réaction de Zacharie et celle de Marie à l'annonce qui leur est adressée par l'ange. Zacharie met en doute la naissance d'un fils car il est vieux et sa femme Elisabeth aussi. Aussitôt il devient aphone parce qu'il n'a pas cru. Marie

est confiante dans la parole de l'ange et lors de la visitation à Elisabeth, elle peut exprimer toute sa gratitude, sa confiance dans la vie et « magnifier » le seigneur pour l'accomplissement des promesses. (Lc 1, 5-56)

Dans l'évangile de Jean, c'est Marie qui, malgré un premier refus de Jésus t'intervenir ordonnera aux serviteurs : « faites tout ce qu'il vous dira » (Jn 2, 21-12). Ce sera le commencement des signes réalisés par Jésus.

Elle et Lui dans le Cantique des Cantiques.



Le poème des poèmes exprime l'amour charnel et spirituel entre une femme et un homme mais aussi, de manière allégorique, la relation entre la création et son créateur, l'alliance entre Dieu et son peuple.

Cet éloge de l'amour peut éclairer notre cheminement de vie et nos relations femmes/ hommes.

Elle est en attente de **Lui. Elle** sait déjà qu'**Il** se veut proche d'**Elle**. Sa parole est une magnifique déclaration d'amour et la réponse de celui-ci l'est également.

« *La voix de mon amant ! Le voici, il vient !* …

Il répond, mon amant, et me dit: Lève-toi vers toi-même, ma compagne, ma belle, et va vers toi-même ! » (Ct 2, 8-10 - Trad. A. Chouraqui)

Elle écoute, entend et intègre ce qu'Il Lui dit. Lève-toi, tu es mon égal. Tu es invitée à te mettre debout. Va vers toi-même, tu es unique, libre. Va vers toi-même, vers ta cohérence, ton unicité, ta profondeur d'exister.

Lui aussi ira vers lui-même. « *Avant que le jour se gonfle et s'enfuient les ombres,*

j'irai vers moi-même au mont de la myrrhe, à la colline de l'oliban » (Ct 4, 4-6).

Ce poème est à entendre comme l'une des plus belles expressions des relations hommes/femmes. Ils sont l'un pour l'autre mais aussi uniques en eux-mêmes.

Judith, la libératrice

Judith « la Juive », jeune femme incomparablement belle et riche, veuve depuis un peu plus de trois ans et profondément croyante (« elle frémissait fort d'Elohim », comme le traduit Chouraqui) sauve les habitants de Béthulie, petite ville de montagne et par là, Israël, en tranchant le cou d'Holopherne, général en chef du roi Nabuchodonosor. Pour arriver à décapiter le chef de l'armée assyrienne et mettre ainsi en déroute une armée innombrable et surpuissante, elle suit une tout autre voie que le chef de la ville et les anciens. Pressés par tout le peuple, les adolescents, les femmes, les enfants, ceux-ci mettent Dieu à l'épreuve en lui donnant cinq jours pour sauver la ville et ses habitants en espérant qu'Il ne les abandonnera pas. Judith entretient un autre rapport avec Dieu, plus proche de l'évangile proclamé par Jésus. Laissons-la parler : *« Qui êtes-vous pour vous dresser au-dessus de Dieu parmi les hommes ? Voilà que, maintenant, vous voulez contraindre le Seigneur tout-puissant à vous répondre ! … Il n'est pas un homme qu'on menace ou qu'on manœuvre à sa guise. Invoquons son secours, en attendant le salut, qui viendra de lui seul, et il écoutera notre voix si cela lui plaît. »* (Jdt, 8, 12-13;8, 16b-17) Judith ne met pas Dieu au défi mais, confiante en lui, elle s'engage résolument en mettant sa propre vie en danger en allant au-devant d'Holopherne. Avec foi et humilité, avant d'accomplir cette action, elle a cette magnifique prière : *« Les puissants Assyriens ignorent que tu es, toi, le seigneur briseur de guerre…. Ta force n'est pas dans le nombre et tu ne dois pas ta puissance aux plus forts, mais tu es le Dieu des humbles et le secours de ceux qui sont sans défense : les faibles, les rejetés, les désespérés ? Ceux-là, tu les protèges et tu les sauves. Oh oui, oui, Dieu de mon père... exauce ma* prière. » (Jdt 9, 7, 8a, 11-12)

La cananéenne, femme d'influence

La rencontre improbable entre une étrangère et Jésus dans l'évangile de Matthieu est un moment clé dans la vie de Jésus qui lui fait mieux comprendre sa mission d'être bonne nouvelle de guérison pour toutes et

tous. Suite au dialogue avec cette femme, Jésus prend conscience de l'envoi à toutes les nations. Plus tôt dans l'évangile, quand Jésus envoie ses disciples en mission, il leur enjoint : *« Ne prenez pas le chemin des païens … allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël. »* Lors de la rencontre avec la Cananéenne, Jésus ignore, dans un premier temps, les cris d'une mère pour la guérison de sa fille. Et à ses disciples qui lui demandent de la renvoyer, il répond *« Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. »* (Mt 15, 24) Mais la femme insiste et une deuxième fois déclare sa confiance en celui qu'elle appelle Fils de David, reconnaissant ainsi Jésus comme le Messie : *« Aie pitié de moi Seigneur, Seigneur viens à mon secours. »* La réponse de Jésus est une fin de non recevoir : *« Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens. »* (Mt 15, 26) La femme ne se laisse pas impressionner et réplique avec finesse et justesse : *« C'est vrai Seigneur ! et justement les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. »* Suite à cette réponse, l'impensable se produit. Une relation d'égale à égal s'installe entre la femme païenne et l'homme Jésus.

Laissons le dernier mot à une femme d'aujourd'hui, Sylvie Germain : « La Bible esquisse, plus ou moins succinctement, toujours avec puissance, de multiples portraits de femmes – des mères, des amantes, des reines et des pauvresses, des prostituées, des prophétesses et des guerrières, des filles d'Israël et des étrangères, des fortes et des fragiles, des toutes jeunes et des âgées... De cette mosaïque de portraits se dégage une femme plurielle, contrastée : notre ancêtre, à jamais vive et fécondante, terrienne au corps désirant, au cœur téméraire, souvent en bataille, et à l'âme amoureuse. Elles sont, vaille que vaille, nos mères, nos sœurs ; certaines sont nos amies. » [1]

Alain LETIER, OP

---

[1] , André WENIN, Camille FOCANT, Sylvie GERMAIN, *Vives femmes de la Bible*, Lessius, 2007, pp. 148-149.

Dossier

Le renouveau féministe : un nouveau modèle pour les femmes et les hommes ?

Le féminisme, ce n'est pas nouveau. Au contraire, ça commence à dater. Alors, y a-t-il du neuf sous le soleil ? L'asbl Couples et Familles a récemment consacré un ouvrage au féminisme sous l'angle de la famille. Dans le dossier "Familles et féminismes", on trouve l'état des revendications des féministes : une plus grande équité hommes-femmes. Et ce, dans toutes les sphères de la société, à commencer par la cellule familiale.

"J'ai pris un grand papier, tracé une ligne au milieu et ai réparti équitablement les vilaines tâches. Mon mari, jusqu'alors, était persuadé que nous étions à égalité. Par ce biais, je lui ai prouvé que non. Nous sommes vraiment égaux maintenant face aux tâches ménagères et ça fait un bien fou car ça me laisse plus d'espace dans l'agenda pour faire des activités qui me plaisent." (Louve Marie, 34 ans)

"Je pense qu'on attend de la femme qu'elle tienne son foyer. Même si l'homme participe, s'il y a du brol dans une maison, on pointera plus facilement la femme que l'homme." (N.52 ans)

"En terminant mes études, on m'a proposé une thèse à l'Université. Par contre, on m'a dit de faire attention à ne pas tomber enceinte durant le temps de la thèse. Pensez-vous que l'on aurait fait ce genre de remarque à un homme?" Anonyme, 53 ans

"J'ai intégré les réunions des chefs d'équipes liées à mon travail et nous n'étions que deux filles sur huit. A chaque fois que moi ou ma collègue ouvrions la bouche pour débattre, les garçons en face rigolaient et ne nous écoutaient même pas, c'était très frustrant." (Amandine, 39 ans)

Ces témoignages sont issus d'une enquête réalisée par Couples et Familles. Cette prise de température du ressenti des femmes montre que la mission des féministes n'est pas encore terminée.

Bien plus qu'une revendication de femmes

Il est bon de rappeler que les féministes ne revendiquent pas l'égalité entre les hommes et les femmes mais l'équité. La nuance est de taille : être égaux signifie se plier à un modèle de référence et gommer les différences. Ce qui est à la fois impossible et non souhaitable. Quelle femme voudrait devenir un homme et vice versa ?

L'équité par contre, n'efface pas les différences mais vise à une égalité de traitement. Dans cette optique, hommes et femmes seraient traités de façon équitable. Ainsi ils et elles auraient accès à un même salaire pour un même travail, aux mêmes droits de circuler et de s'amuser, aux mêmes avantages sociaux et à l'égalité d'accès aux études, au travail, à la vie politique, etc…

Bref, les féministes se battent pour un monde où les femmes seraient "un homme comme les autres".

A quoi ressemblent les nouvelles femmes ?

Aujourd'hui, bien que des avancées aient eu lieu, il reste du chemin à parcourir. D'ailleurs de quand datent ces avancées ? De 1912, l'année où les premières femmes ont eu le droit d'entrer à l'université ? Ou en 1920, quand les femmes ont pu voter aux élections communales ? Ou, en 1976, l'année où les femmes ont pu ouvrir un compte en banque sans l'autorisation du mari ? A moins que ce ne soit depuis 1990 où l'avortement fut dépénalisé et, implicitement, où fut accepté le fait qu'une femme a le droit de disposer de son corps ?

Les choses avancent, mais petits pas par petits pas car... les femmes sont bien seules dans ce combat ! Or, des améliorations sont encore attendues, notamment en matière d'égalité salariale.

Au vu de ces luttes pour l'indépendance des femmes, il n'est pas étonnant que de nouveaux phénomènes soient apparus. Une fois les nouveaux droits acquis, fini ce temps où la femme était dépendante de son père puis de son mari, financièrement et dans tous ses actes. Une dépendance qui faisait d'elle une mineure d'âge... à vie.

L'accès aux études puis au marché du travail ont modifié la donne. Les lois sur le divorce aussi. On constate d'ailleurs qu'aujourd'hui, plus de 66% [1]des femmes travaillent (contre 34% en 1983[2], à titre comparatif). Et aussi qu'une certaine proportion d'entre elles ont choisi de vivre seule. Le couple n'est plus, aux yeux de ces femmes, le graal, la seule source d'épanouissement, un havre de paix tout au long d'une vie.

Elles vivent seules... avec leurs enfants parfois. Ainsi, les familles monoparentales représentent une famille sur quatre, et 80% de ces familles reposent sur une femme. Souvent vues comme des guerrières ou des Superwomen, ces mamans portent une lourde charge mentale.

Quel casse-tête de devoir assumer sa carrière et ses enfants au vu des lacunes en matière de garde d'enfants ! Sans parler des horaires inadaptés aux réalités des travailleuses dans les crèches et garderies.

Et quoi de neuf du côté des hommes ?

À côté de cet accroissement des femmes qui s'assument seules, il faut souligner que de nouveaux hommes émergent. Il est de moins en moins mal vu par des employeurs (ou l'entourage) qu'un homme prenne un congé parental[4] ou réduise son temps de travail.

---

[1] https://statbel.fgov.be/fr/themes/emploi-formation/marche-du-travail/emploi-et-chomage#:~:text=En%202021%2C%2066%2C8%25,est%20de%2054%2C5%25.

[2]https://statbel.fgov.be/sites/default/files/Over_Statbel_FR/marchetravail_analyse-b_fr.pdf

[3] https://ligue-enseignement.be/monoparentalite-femmes-et-enfants-en-danger/

[4] Le nombre d'hommes âgés de 30 à 40 ans prenant un congé parental a augmenté de 54% par rapport à il y a cinq ans.

Le pourcentage d'hommes qui prennent un congé parental augmente mais cette tendance reste minoritaire : en 2017, 2,44% des travailleurs masculins ont pris un congé parental (et ce, à temps partiel). Quant à la réduction du temps de travail, hors congé parental, ils sont 11,6% à travailler à temps partiel. Ce n'est que dans un quart des cas que cette réduction du temps de travail est motivée par des raisons personnelles.

Et les tâches domestiques ? Malheureusement, on est encore loin d'une répartition équitable. Bien que l'on observe que davantage d'hommes participent à la tenue du ménage, le 50-50 n'est pas atteint. En effet, les tâches ménagères sont réalisées par les femmes à raison de 22h38 par semaine, contre 13h41 pour les hommes. Ce temps de travail n'a plus évolué depuis 1999, il aurait même diminué de 5 minutes par jour.

Les féministes ont donc encore des raisons de réclamer du changement. Mais seules, ce sera plus lent. Les politiques et les médias ont un rôle à jouer pour améliorer les choses. Une loi peut obliger les papas à prendre un congé de paternité de même longueur que la maman. Les médias peuvent faire campagne pour plus d'équité afin de faire changer une culture toujours marquée par le patriarcat. On dit souvent qu'il suffit de mieux éduquer les garçons pour que l'équité règne dans les ménages. Certes. Mais si, à la maison, à la télévision, dans les publicités, on voit une maman qui repasse, il sera compliqué de dire à son fils qu'il doit le faire !

Il y a cependant de l'espoir dans ce chemin vers l'équité : les nouvelles générations de femmes sont de moins en moins soumises à ce système qui les invisibilise ou nie leurs droits. Elles montent au créneau. Pour elles, mais aussi pour toutes les minorités : les personnes racées, d'une orientation sexuelle différente de la norme... tant les revendications se ressemblent.

Christine HÉLIN

Le dossier "Familles et Féminismes" (96 pages) de Couples et Familles est disponible à la vente au prix de 12 € (+frais de port) sur simple demande à info@couplesfamilles.be. Un résumé se trouve sur leur site, http://www.couplesfamilles.be, dans l'onglet Publications à la rubrique Les Dossiers de Couples et Familles.

Dossier

Femme et pasteure : marcher au rythme de la vie

Françoise Nimal est pasteure à Verviers, dans le quartier de Hodimont. Célibataire, elle est également maman d'accueil d'un petit garçon de 10 ans. Assurer seule l'équilibre entre sa charge pastorale, la vie familiale et ses aspirations de femme n'est pas chose simple ! Où l'on découvre que, quelquefois, Marthe et Marie apprennent à faire alliance…

Elle est, à ses propres dires, une « vocation tardive » : consacrée pasteure à 48 ans, elle est à Verviers depuis 7 ans, dans la paroisse même où elle a fait son dernier stage. Son parcours n'est pas commun. Catholique d'origine, elle a fait des études de philosophie puis été prof de religion pendant 5 ans. Première bifurcation : elle étudie le journalisme tout en étant bibliothécaire, puis travaille dans l'association féministe *Le monde selon les femmes*. Son chemin personnel l'amène, à 35 ans, à rejoindre le protestantisme et elle entame alors des études de théologie. *« Pas pour devenir pasteur, mais pour le plaisir ! »*, tient-elle à préciser.

Pourquoi avoir abandonné le catholicisme ? *« Une de mes nièces est née aveugle et cela a profondément questionné ma foi. Spontanément je priais pour qu'il y ait un miracle. Puis je me suis dit que voir Dieu comme une sorte de magicien , ça ne va pas. C'est un peu lui faire injure... Pourtant, Dieu ne me lâchait pas, si je puis dire. Mais je dois reconnaître que si j'avais été un homme, je serais peut-être restée catholique ; je pense que j'aurais pu être prêtre. Mais je ne pouvais pas rester cantonnée dans quelque chose qui ne me convenait pas, être dans une institution discriminante. »*

La vie de tant de femmes...

De fait, être un femme ne pose aucun problème pour devenir pasteure. Pour autant, Françoise Nimal s'étonne de ce qu'en Belgique, elles ne sont pas majoritaires – alors que c'est le cas en France et en Suisse. D'ailleurs, l'EPUB (Église Protestante Unie de Belgique) est très diversifiée et il arrive que des paroisses plus conservatrices ne veuillent pas d'un pasteur féminin.

La paroisse de Françoise est assez petite et les membres n'ont pas trop d'attentes vis-à-vis de leur pasteure? *« Et pourtant,* confie-t-elle en riant, *je me sens souvent dépassée ! Un peu comme une indépendante qui doit tout assumer. Matysse, mon petit garçon, est arrivé il y a 4 ans. Être maman solo est parfois compliqué. J'ai beaucoup de réunions en soirée et il faut s'occuper des devoirs, etc.»* Françoise connaît donc les affres de toutes ces femmes qui n'ont pas nécessairement un réseau familial ou amical pour les dépanner chaque fois que nécessaire. Dans la seconde paroisse protestante verviétoise, la pasteure avait négocié, lorsque ses enfants étaient encore petits, pour ne pas avoir plus de deux réunions en soirée par semaine.

C'est que, comme dans toute organisation, une paroisse protestante implique toute une gestion, prise en charge par des paroissiens. Et comme dans l'Église catholique, certains aimeraient que rien ne change, déplorent qu'on ne voie plus les jeunes, etc. *« Et moi, si je me suis engagée dans l'Église, c'est pour faire avancer un peu le Royaume ! Maintenir les choses en l'état ne m'intéresse pas »*, dit la pasteure, sans se départir de sa bienveillance naturelle. Sa chance, reconnaît-elle, est de vivre dans une paroisse qui, sociologiquement, n'est pas vieillissante. Elle occupe le presbytère, au cœur du quartier populaire de Hodimont, devenu majoritairement musulman.

La vie en témoignage

Qu'est-ce donc qui permet à une maman solobataire, qui a charge d'enfant d'une paroisse, de tenir le coup et d'avancer avec cette énergie souriante que partage Françoise Nimal dans ses posts sur Facebook ? *« Eh bien d'abord, ce qui me sert, c'est ce que j'aurais tendance à considérer comme un défaut : quand les choses ne sont pas faites, je ne me tracasse pas ! J'ai un naturel plus contemplatif qu'actif, alors peut-être que je ne mène pas la vie dont je rêverais. Mais la vie avec Matysse, si compliquée soit-elle, c'est tellement chouette ! Et puis, aimer quelqu'un, ça change tout, ça donne du sens.»*

Faire du sens : mot-clé pour Françoise Nimal, très soucieuse d'assumer sa fonction sociale – *« je suis quand même payée pour ça ! »* –, tout en gardant chevillée au cœur la conviction que c'est par la vie que l'on mène que l'on témoigne le mieux de l'Évangile. Du coup, prendre en charge toute l'intendance familiale et assurer le Culte dominical, être pasteure de ses ouailles et maman présente à un petit garçon qu'elle a choisi d'accueillir et d'aimer, cela demande (et ce n'est pas chose aisée) d'essayer d'être au clair et d'établir des priorités sans se culpabiliser. Elle se verrait bien Marie recueillant la parole de Jésus... tout assurant, comme Marthe, les nécessités inhérentes à une vie de famille ou de paroisse. Ce qui est certain, c'est qu'elle témoigne de ce qu'il est possible de faire vivre une paroisse sans être coupée de ce qui fait la vie de tant et tant d'hommes et de femmes.

Et du coup, être femme et pasteure devient très signifiant. *« Je me souviens, en effet d'une femme dont le père était pasteur et qui se plaignait de ce que, dans son enfance, son père était tout le temps absent, accaparé par sa fonction – enfin, telle qu'il la voyait. D'ailleurs Matysse est là pour me le rappeler : il trouve très casse-pied d'être entraîné dans des 'machins d'église', comme il dit. À l'école, il a des échecs en religion. Peut-être pour m'embêter ! Vous savez, il y a parfois des gens qui nous demandent : mais au fond, que faites-vous, les pasteur.es, à part préparer le Culte ? Matysse, lui, il a compris, il me dit : pasteure, c'est pas chouette, tu travailles tout le temps ! Ceci dit, il est très fier d'avoir la clé du Temple ...»*

L'Évangile nous dé-route

La tentation n'est jamais très loin : celle de se dire qu'au fond, on ne fait rien de bien, ni dans la vie familiale, ni dans la vie professionnelle. *« Heureusement, j'arrive tout de même à me rappeler à moi-même qu'on ne doit pas nécessairement être disponible tout le temps et à 100 %. Ça, c'est une grande différence avec les prêtres : on ne se revendique pas d'un état particulier ; pasteur.es et prêtres, on fait partie du paysage, en quelque sorte et comme on est humains, on fait du mieux qu'on peut – enfin, la plupart d'entre nous, je pense. »*

Pas de cléricalisation ni de sacralisation de la fonction de pasteur.e : la différence est évidemment de taille et elle donne à réfléchir, y compris désormais dans le monde catholique. On peut même se demander si ce n'est pas là le principal clivage entre les deux religions, bien davantage

que des arguments théologiques.

« Moi, ça me va de penser que j'essaie d'être à la fois Marthe et Marie. Parce qu'on est toutes et tous comme ça, un alliage plus ou moins réussi des deux figures et on n'a pas à opposer l'une à l'autre », confirme Françoise Nimal. *« J'ai la conviction forte que l'Évangile nous pousse à faire des choses qu'on ne s'attendrait pas à faire. Je me suis aussi posé la question de savoir si je n'étais pas trop vieille pour devenir famille d'accueil, si ce n'était pas bizarre d'élever seule un gamin. Mais l'Évangile nous déroute toujours, au sens propre. Et d'ailleurs, je le rappelle, je ne pensais pas, en devenant protestante, à devenir un jour pasteure ! En moi-même, je disais : non, pas moi, pas moi ! Et puis voilà. C'est ma vie et je me rends compte que ça me perturbe lorsque les personnes demandent à rester dans les vieilles ornières... »*

Propos recueillis par Myriam TONUS, OP

Dossier

Quand foi et compétences se rencontrent

D'assistante sociale à déléguée épiscopale, Dominique Olivier a vécu un parcours singulier, à la fois comme femme et comme laïc. Et elle s'est rendu compte que le travail social avait énormément nourri son travail pastoral, pas seulement l'inverse ; de même, que son engagement dominicain avait été intiment mêlé à son engagement dans le diocèse de Liège.

- Quel a été ton parcours dans l'Eglise et dans l'ordre dominicain?

Mon parcours est d'abord celui d'une chrétienne baptisée. Je suis issue d'un milieu sociologiquement chrétien mais où on ne parlait pas de Dieu. Si j'ai fait cette rencontre fondamentale avec le Christ, c'est grâce à mes institutrices primaires. Mon entrée chez les laïcs dominicains remonte à décembre 1996, à 43 ans. Mes parcours dans l'Ordre et dans l'Église ont été liés dès le début. Le 13 décembre, une voisine m'avait téléphoné pour le proposer et j'avais répondu oui. Le même jour, un peu avant, le curé m'avait dit: "Tiens, si tu devenais assistante paroissiale?".

Après cette dernière interpellation, il m'a fallu plusieurs mois de réflexion avant d'accepter ce changement de vie professionnelle au service du diocèse. Quitter un poste de direction dans le secteur social pour un emploi d'assistante paroissiale pas encore très clair, c'était difficile. J'étais catéchiste depuis une dizaine d'années et cet engagement avait réactivé toute ma foi; et très jeune, j'avais acquis la conscience d'une relation à Dieu. Avant d'entrer chez les dominicains, j'avais l'impression de tourner en rond toute seule. J'avais besoin d'autre chose, d'un engagement plus fort, de structurer ma prière. Et puis voilà, l'interpellation de cette voisine. Tout de suite, j'ai eu le sentiment d'être dans ma famille. J'ai découvert ce lien d'appartenir à une famille spirituelle forte, qui correspond à ma sensibilité ; et cela me nourrit toujours dans mon travail diocésain.

Après le premier engagement dans ma fraternité, très vite, j'ai été élue au conseil provincial. Puis, j'ai été encore réélue trois fois, une fois comme responsable de la formation, une autre fois comme présidente. Et après une absence de quatre ans, j'y suis de nouveau. Etant assistante paroissiale, très vite aussi, à cause de mon bagage professionnel, j'ai été appelée à l'évêché pour m'occuper de la formation des assistantes paroissiales; j'y ai apporté mon expérience en supervision, sélection des candidatures, etc.

Douze ans plus tard, mon mari ayant eu des problèmes professionnels, je suis retournée dans le secteur social ; il fallait faire bouillir la marmite, les salaires en Eglise sont terriblement bas, j'avais accepté d'être sous-payée. Heureusement, au moment même, mon ancienne équipe demandait que je revienne. Cela a été un arrachement très difficile mais cette alternance a été bénéfique.

À ma retraite il y a deux ans, on m'a demandé de reprendre une mission à l'évêché, le "vicariat d'accompagnement des acteurs pastoraux" (assistant(e)s paroissial(es)aux, prêtres, diacres). M'étant absentée pendant quelques années, une distance était apparue, j'avais regonflé mon bagage, je pouvais apporter du neuf.

- Pourquoi as-tu été choisie par l'évêché ?

L'évêque actuel a une vraie volonté de diversité, de mixité. Mais on ne m'a pas appelée simplement parce que j'étais femme, il y avait déjà deux femmes déléguées épiscopales. C'est pour mon bagage professionnel – j'ai des outils méthodologiques –, et aussi ma connaissance de l'Église; avoir les deux n'est pas si fréquent. J'ai été nommée aussi animatrice du conseil presbytéral, ce qui est une nouveauté. J'ai eu la chance d'être au bon moment au bon endroit. Il est vrai que j'ai un tempérament très actif, je ne serais pas restée à ne rien faire.

- As-tu rencontré des difficultés comme femme?

Dans les deux unités pastorales où j'ai travaillé comme assistante paroissiale, j'ai rencontré des curés exceptionnels qui m'ont tout appris, des hommes ouverts, profonds, profondément croyants, humains, intelligents, qui m'ont fait confiance. Je sais que tout le monde n'a pas cette chance. Au niveau de l'évêché, j'ai travaillé aussi avec des gens exceptionnels, qui m'ont fait confiance eux aussi. J'ai rencontré des difficultés avec certains prêtres parce que je n'ai pas de formation théologique ; mais mon appartenance à l'ordre dominicain était d'autant plus valorisée. J'ai pensé suivre une licence en théologie, comme certains le font pour avoir plus de poids, mais j'avais mes enfants... Si je n'avais pas eu l'Ordre dominicain derrière moi, le travail qu'on fait en fraternité, les lectures, j'aurais eu moins de crédit.

Comme femme, j'ai eu très peu de problèmes mais j'ai une posture qui n'est pas conflictuelle. Je suis à l'aise autant avec les hommes qu'avec les femmes ; j'ai trois fils à la maison, plus mon mari, bref, je suis tout le temps avec des hommes ! Honnêtement, sur toutes ces années, je n'ai eu des problèmes qu'avec deux prêtres, qui m'auraient bien fait la cour. Mais j'ai mis immédiatement les distances, les gens savent que j'ai une stabilité de couple. Si on est à l'aise avec sa féminité, avec son couple, il n'y a aucune prise.

Des problèmes ont surgi quand je suis repartie dans le social et que j'ai donné mes tâches à d'autres : je n'ai pas rencontré la compréhension que j'espérais. L'Église n'est pas hors du monde, elle est faite d'hommes et de femmes qui ont aussi leurs tentations, leurs réactions. À l'heure actuelle, comme déléguée épiscopale, en général, cela se passe bien. Parfois je dois m'affirmer, dire "je suis là" – je ne suis pas ordonnée. Je ne suis pas quelqu'un de pouvoir mais si on me donne des responsabilités, j'assume; je n'ai pas besoin du pouvoir pour vivre.

- Quel bilan tires-tu de ces parcours?

Mettre ses compétences professionnelles au service de sa foi, c'est un cadeau du ciel. Quelle cohérence dans sa vie ! Quel bonheur de mettre toute son énergie au service de sa foi ! Mais il y a un petit côté dangereux: vouloir tout donner, au risque de se brûler. C'est pourquoi je dis toujours

que mon premier engagement, c'est le mariage, ma famille.

Je n'ai pas connu d'employeur où j'ai été aussi libre que dans l'Eglise; bien sûr, elle doit aller chercher des outils dans le monde, l'auto-évaluation, le bilan de compétences...

Travailler pour l'Église, ce n'est pas simple de le faire comprendre autour de soi. On tombe vite dans une catégorie, on est vite hors du monde si on ne reste que dans l'entre-soi de l'Église. Mais grâce à mon mari, j'ai toujours gardé une vie à côté, des amis qui ne sont pas croyants. Je trouve important d'avoir des engagements ailleurs. Je suis encore dans deux ASBL sociales.

- Penses-tu que tu as apporté quelque chose comme femme?

C'est une question difficile. Je pense que oui, que j'ai fait bouger des lignes sur la place de la femme et des laïcs tout court. Mais je l'ai fait avec d'autres, c'est un mouvement dans l'Église. Les femmes ont pris d'abord leur place avec la catéchèse, toujours sous la responsabilité du clergé, et puis, c'est progressivement que les femmes arrivent à des fonctions à responsabilité. Il y a encore beaucoup de chemin à faire pour une vraie égalité, indépendamment de l'ordination. Je trouve que les hommes ont confisqué les signes, les gestes du sacré ; alors que, selon moi, la femme a peut-être un accès plus facile, au sacré. Elles sont naturellement proches de la vie.

Quelque chose devrait encore bouger un peu – et cela rejoint sans doute ma vocation dominicaine –, c'est l'accès à la parole de Dieu, hommes et femmes. Je reste avec un désir de pouvoir partager des réflexions sur l'Écriture. Autrefois, il y avait des Adal, on avait accès à tout sauf la consécration, on faisait l'homélie, on distribuait la communion ; puis on est revenu en arrière, et je comprends. Mais je ne comprends pas pourquoi on n'arrive pas à donner la parole à chacun, laïc et prêtre, comment il n'y a pas un vrai partage. Cela reste un rêve…

Propos recueillis par Jean-Pierre BINAME, OP

Ils l'ont dit...

La beauté physique ne va pas au-delà de la peau. Si les hommes voyaient ce qui est sous la peau, la vue des femmes leur soulèverait le cœur. Quand nous ne pouvons toucher du bout du doigt un crachat ou de la crotte, comment pouvons-nous désirer embrasser ce sac de fiente ?

Odon, abbé de Cluny (X^{e} sc.)

La femme est la racine du mal, la source du péché, le chemin de la mort, l'épitaphe du tombeau, la bouche de l'enfer, le lieu invincible du malheur.

Homélie de Pierre Chrysologue (4^{e} sc.)

La femme est quelque chose de défectueux, quelque chose d'avorté, car la vertu active qui se trouve dans la semence du mâle vise à produire quelque chose qui lui soit semblable en perfection selon le sexe masculin, mais si c'est une femme qui est engendrée en fait, cela résulte d'une faiblesse de la vertu active ou de quelque disposition de la matière, ou encore de quelque transmutation venue du dehors, par exemple des vents du midi qui sont humides.

Thomas d'Aquin

La femme ne peut être comprise et définie que vierge ou mère. Si, épouse, elle reste infeconde, non par le fait d'une impossibilité matérielle [...] mais de par sa volonté et celle de son époux, elle est non seulement coupable, mais son rôle devient incompréhensible.

Dr Corriveaud, médecin français (1889)

Miroirs d'Ève

"Regardez-moi: je suis vraie... S'il vous plait, ne m'inventez pas", chantait Anne Sylvestre. L'interpellation résume bien le propos de ce livre, au sous-titre on ne peut plus clair : "Quand des hommes font parler Dieu à propos des femmes". Parue il y a déjà 20 ans, cette publication de Myriam Tonus n'a guère perdu de son actualité. Bien sûr, les propos de Jean-Paul II sur la femme ne font plus la "une" des journaux. Pour autant, ne serait-ce pas encore présent chez les hommes à la tête de l'Église ?

Parce qu'elle refuse d'écrire un brûlot féministe, l'auteure ne cesse de manier la nuance et les précautions, de présenter des arguments, parfois subtils (ou trop peu expliqués), tant le sujet est sensible. Mais son fil conducteur est clair : déconstruire les *"discours que tant et tant dans l'Église ont tenus et tiennent encore à propos des femmes, oscillant entre mépris et vénération*". En effet, ces discours ne sont pas un miroir, c'est simplement une représentation que certains hommes se font de la femme. Plutôt que susciter une guerre entre les sexes ou de réclamer une égalité tournant à l'androgynie, l'auteure brûle de transformer en richesse la différenciation entre l'homme et la femme.

Exclure les femmes du sacerdoce ?

Aujourd'hui, cela nous fait sourire d'entendre que *"l'exclusion des femmes du sacerdoce est en accord avec le plan de Dieu sur l'Eglise"*, que le choix par Jésus d'hommes comme apôtres est théologique et sans rapport avec la culture de l'époque. Avec de tels arguments, "*le discours ecclésial en arrive à ce para-*

doxe suprême qu'il se conforme à des normes bel et bien humaines, celles d'une société patriarcale en passe de disparaître".

Pourtant, reconnaître pleinement les femmes, restaurer leur dignité, on en trouve tant d'exemples chez Jésus ! La femme courbée depuis 18 ans, celle qui perdait du sang depuis 12 ans, la Cananéenne, la femme qui verse un parfum de grand prix, Marie de Magdala qui rencontre le ressuscité, etc. Paul en était convaincu : *"il n'y a plus ni homme ni femme, ni maître ni esclave"*. Plusieurs Pères de l'Eglise avaient vigoureusement réagi contre les discriminations dont les femmes étaient victimes. Cela ne concernerait-il pas l'Église, *"qui n'est pas une institution comme les autres",* ainsi qu'elle aime à le répéter ? *"Curieusement, quand on parle d'Église, il ne s'agit pas du 'peuple de Dieu' mais des hommes qui sont en charge de la gouverner"...*

Ève ou Marie ?

L'auteure analyse ensuite les figures de la femme qui traînent dans tant de textes. Ou bien elle serait le diable, la femme fatale, Ève la tentatrice, entraînant l'humanité dans le malheur, un être naturellement faible et inférieur. Ou bien, comme Marie, elle serait placée sur un piédestal, celui de la mère toute bonne et toute belle, vierge de surcroît, *"se réalisant toute entière dans la relation mère-enfant sans devoir recourir à la médiation pourtant nécessaire de l'homme"*. Comme s'il n'y avait pas de difficultés à être mère, comme si toute mère était parfaite. Connaissez-vous, interroge-t-elle, *"ce qu'il en est vraiment de nos fatigues, de nos lassitudes et de ce sentiment qu'on a presque toutes connu au moins une fois, celui d'être absolument vides, parce qu'en effet on a beaucoup donné ? "*

L'un et l'autre

Dans une dernière partie que j'ai particulièrement appréciée, l'auteure développe sa vision des rapports entre l'homme et la femme. Se fondant sur les études de psychologie différenciée et les recherches de la psychanalyse, elle rappelle d'abord que la femme forge son identité d'une façon très différente de l'homme. Pour faire simple, *"les filles s'identifient à la fois au sexe féminin et à leur mère"*. Le processus d'attachement et le processus d'identité vont de pair, ce qui donne très tôt aux filles *"la capacité de se mettre à la place d'autrui"*. Par contre, le garçon doit se détacher de sa mère

s'il veut trouver son identité masculine, prenant distance grâce à son père, dont il voudra cependant se démarquer pour devenir adulte. Dès lors, pour la femme, l'épanouissement passera par l'intimité relationnelle, sa morale reposant sur la sollicitude, par une écoute des besoins d'autrui tout autant que de ses sentiments. Et ce qui comptera pour l'homme, c'est l'affirmation de soi-même par l'affrontement ou la compétition, une prise de distance par rapport aux problèmes d'autrui (et à ses propres sentiments), le respect du cadre et de la loi.

Mais il y a une part de masculin en chaque femme, une part de féminin en chaque homme. Oser s'affirmer et prendre sa place dans le respect de l'autre, prendre distance sans déchirure, c'est chemin d'accomplissement pour la femme. Donner une place à l'empathie, au souci de l'autre, à la qualité des relations, c'est chemin d'accomplissement pour l'homme.

"À son image, il le créa; mâle et femelle il les créa". L'insondable Source de vie et d'amour qui me répond et que j'appelle Dieu est à la fois Père et Mère. Séparer et différencier lui est essentiel *"pour que chacun puisse (ensuite) accueillir en lui la différence de l'autre, en faire son miel autant que la féconder"*; *"peut-être y a-t-il là quelque chose de divin qui se manifeste"* disait Rainer-Maria Rilke. Reconnaître et donner une réelle place au féminin dans l'Église n'est donc pas d'abord une question de partage du pouvoir, c'est surtout laisser advenir une fécondité radicalement neuve, celle d'un enrichissement par des harmoniques différentes…

Jean-Pierre BINAME, OP

Vous avez aimé cette publication ?

Merci d'envoyer vos commentaires, suggestions ou propositions d'articles à :

Mme Dominique DE RYCK
Avenue Commandant Lothaire 2/14
1040 BRUXELLES
Tél.: 0497 40 73 82
Courriel : dominiquederyck@hotmail.com

✶

Conditions d'abonnement

4 numéros par an :

- **Belgique ~ Abonnement ordinaire : 15 €**
  Les suppléments de soutien sont les bienvenus
- **Étranger ~ 20 € par virement, en donnant à votre banque les informations IBAN & BIC (cf. ci-dessous)**

A verser au compte BE58 0682 1109 6679 (BIC : GKCCBEBB)
des Fraternités Laïques Dominicaines A.D.

✶

Comité de rédaction

Jean-Pierre BINAME - Laurent CHARDOME - Dominique DE RYCK -
Joe ELSEN - Alain LETIER - Myriam TONUS

Belgique-België
P.P.
1040 Bruxelles 4
P 302451

Responsable : Dominique DE RYCK - Av. Commandant Lothaire 2/14
1040 BRUXELLES

Bureau de dépôt : Bruxelles 4. Périodique trimestriel :
Avril - Mai - Juin 2022